

Jusqu'ici nous ne sommes pas entrés en fonctions. Ce n'est que le 1^{er} mai que la division sera organisée.

Les bases de cette organisation ne sont pas encore posées, attendu qu'on n'a pas osé trancher avec les prétentions des Autrichiens.

La position qui m'est donnée, quoique très flatteuse, est excessivement difficile sous tous les rapports, je ne me le dissimule pas; mais grâce à la bonne entente qui existe entre le général Neigre et moi, j'espère m'en tirer avec honneur. Je n'ai eu qu'à me louer du général depuis que je le connais, et il me sait gré de mes procédés à son égard; ils n'ont jamais varié en dépit des fluctuations de l'opinion, un moment égarée sur son compte.

Le maréchal et le général Osmont m'ont très bien accueilli. Ce dernier visait ma place pour un autre. Mais le général Neigre m'ayant demandé au maréchal, je l'ai emporté. Depuis ce moment, le général Osmont est réellement excellent pour moi.

Le maréchal avait, à ce qu'il paraît, d'abord eu l'intention de donner ma position à Loysel qui va revenir de France ne trouvant plus sa place, puisque le cabinet militaire de l'empereur est supprimé.

Il serait encore possible que Loysel, de deux ans plus ancien que moi, obtint ma place. J'en doute pourtant.

Du reste, j'adopte comme règle de conduite de me laisser aller aux événements. La preuve de confiance qu'on vient de me donner est très grande, et comme j'espère la justifier, je puis regagner dans le grade de chef d'escadrons le temps que j'ai perdu dans le grade de capitaine.

D'autre part, si Loysel obtenait ma place, rien ne me retiendrait plus au Mexique et je pourrais tout de suite revenir et rester avec vous.

Vous voyez que des deux côtés il y a de grands avantages; c'est pourquoi je me laisse aller, d'autant plus que je ne suis pas encore bien fixé sur ce que nous aurons à faire, et ce à quoi on nous destine. Ma première lettre vous renseignera davantage.

En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

H. L.

P. S. — J'oubliais de vous dire que je suis officier de Guadalupe depuis le 6 avril.

XCH

Mexico, le 9 mai 1866.

Par ma dernière lettre je vous ai appris que j'avais été rappelé à Mexico comme chef d'état-major du général Neigre auquel a été confié le commandement de la division auxiliaire.

Depuis le 1^{er} mai nous fonctionnons ou plutôt nous essayons de fonctionner, car la position est très difficile.

Les Belges et les Autrichiens ne forment pas des troupes régulières: ce sont tous des volontaires qui

sont venus servir le Mexique sous de certaines conditions arrêtées et fixées d'avance.

Aujourd'hui le gouvernement mexicain n'ayant plus d'argent, nous prenons ces troupes à notre solde, mais avec des rations de vivres, et le tarif de solde français qui est bien inférieur au tarif mexicain.

Vous comprenez que les Austro-Belges, outre que leur amour-propre est froissé de se trouver sous nos ordres, ne sont pas très satisfaits de voir leur solde diminuée.

Afin de ne pas les mécontenter, il a été arrêté que le gouvernement mexicain fournirait la différence de solde du tarif français au tarif mexicain. Les ressources de l'Etat permettront-elles cet arrangement?

En attendant, sauf ces difficultés, et la résistance du général de Thun à se plier à l'autorité directe française, les choses marchent aussi bien que possible, grâce à l'esprit de conciliation du général, esprit que je suis chargé de faire ressortir dans la correspondance.

Jusqu'à présent, malgré la position difficile dans laquelle nous nous trouvons, nous n'avons encore eu aucun embarras sérieux; et mieux que cela, nous avons manœuvré de telle sorte que le général de Thun a été forcé de se rendre à nos bonnes paroles et à nos bonnes raisons.

Le maréchal en a déjà témoigné son contentement au général Neigre, et si dans l'expression de ce témoignage mon nom n'a pas été prononcé, je n'y perds rien, soyez tranquilles.

Malgré la note du *Moniteur* qui fixe les époques

de la rentrée du corps expéditionnaire, je demeure incrédule.

Il faut évidemment une solution, et une solution prompte, mais je suis convaincu que celle qu'on annonce n'est pas celle qui aura lieu.

Nous ne pouvons pas nous en aller ainsi devant la menace des Etats-Unis, et laisser dans une position, je ne dirai pas critique, mais dangereuse, la dernière fraction du corps expéditionnaire qui aurait sur le dos tous les dissidents.

Quant à moi, je me laisse aller aux événements; plus ma position sera difficile, plus j'acquerrai d'expérience.

Je vais en tâtonnant et comme à l'aventure dans des fonctions très importantes qui ne peuvent qu'aider au développement de ma carrière, si je m'en tire bien, dans la mesure du possible, bien entendu.

Il n'y a pas un an encore, j'étais un pauvre petit capitaine ignoré. Depuis ce temps, je suis passé chef d'escadrons, et j'ai toujours rempli des fonctions spéciales bien au-dessus de mon grade. J'ai donc la veine, comme disent les joueurs, et il faut que je la pousse jusqu'au bout. J'y suis d'autant plus disposé que je vois que je ne suis pas le seul qui ait la veine dans la famille. Marie est aussi bien récompensée de sa persévérance par la lettre du ministre.

Je pense donc que nous arriverons tous les deux à sortir de l'ornière, et à nous faire un peu remarquer, non par l'intrigue, mais par notre dignité et notre dévouement à nos devoirs. Si nos espérances sont trompées, il nous restera toujours la satisfaction

d'avoir fait ce que nous avons pu, ce que nous avons dû, et de n'avoir rien à nous reprocher.

Ne croyez cependant pas que je veuille m'éterniser au Mexique; je saurai allier ce que l'on attend de moi ici, avec mon désir de vous revoir.

L'avenir est tellement vague que l'on ne peut faire aucune supposition sérieuse; mais je vous le répète, la solution annoncée n'aura pas lieu.

Tout à vous et à nos amis.

H. L.

XCIII

Mexico, le 28 mai 1866.

La nouvelle organisation est loin de marcher comme sur des roulettes. Les Autrichiens opposent une grande résistance; ils se croient atteints dans leur dignité et leur amour-propre en passant sous notre commandement, et en touchant notre argent.

Je suis obligé d'être un agent conciliateur de premier ordre, et souvent ce rôle me pèse.

Au lieu de chercher des biais pour ménager cet amour-propre excessif, ma plume voudrait leur écrire : Ne faites pas tant les dégoutés; si vous ne voulez pas de notre argent, ne le prenez pas, et allez vous promener.

Mais, rassurez-vous, je me retiens, et reste dans mon rôle de conciliateur.

Nous enfantons ici projets sur projets pour tâcher de retirer le drapeau de la France. Nous finissons par où nous aurions dû commencer, comme je vous l'ai dit souvent, par organiser l'armée mexicaine.

Seulement ce qui était possible, il y a trois ans est aujourd'hui bien difficile, sinon impossible. Aussi tous ces projets me paraissent impraticables, et je crains bien qu'ils n'aboutissent pas.

Pour ce qui me concerne, je vois venir, et ne prendrai une décision qu'à bon escient.

H. L.

XCIV

Mexico, le 8 juin 1866.

Nous venons de lire les nouvelles d'Europe apportées ce matin par le paquebot américain. Sans avoir été aussi surpris que les banquiers de Londres, j'avoue que le discours de l'empereur, à Auxerre, m'a causé un frisson d'orgueil de la tête aux pieds.

Oui, ce sont de honteux traités que les traités de 1815, et c'est encore plus honteux pour la France d'avoir été obligée de les supporter aussi longtemps.

Aujourd'hui le moment est venu de les rompre, et grâce à l'habileté de l'empereur, l'occasion est propice.

Quel malheur que la France soit maintenant engagée dans cette vilaine et triste affaire de Mexique !

En commençant cette guerre, il n'est pas douteux que l'empereur n'ait eu une grande pensée : celle de mettre une barrière aux envahissements des Etats-Unis, d'établir au Mexique un gouvernement fort qui aurait été dans nos obligations, plus que cela, dans nos dettes, et auquel nous aurions été en droit de demander, comme garantie de nos dettes, une occupation à Tehuantepec.

Nous aurions profité de cette occupation pour percer l'isthme, comme on a percé l'isthme de Suez ; nous nous serions étendus peu à peu comme la goutte d'huile, de façon à absorber le Guatemala et à arriver à Panama sans que personne s'en doute et sans donner prétexte aux réclamations des autres nations que lorsque le fait aurait été accompli.

Nous avions alors la plus belle colonie du monde, en ce sens que le commerce des Indes et de la Chine se faisait par cette voie, et les Anglais perdaient la part de profit et d'influence que nous aurions gagnée.

Telle a été, je crois, la pensée de l'empereur, et pour l'appliquer, il a choisi le moment où les Américains étaient en guerre entre eux.

Malheureusement le Sud a été écrasé tout d'un coup, et alors qu'on ne s'y attendait pas.

D'un autre côté, on a placé ici un empereur contre le vœu et les tendances du pays qui, surtout, ne voulait pas d'un Allemand.

En outre tout a été mal conduit depuis le commencement jusqu'à aujourd'hui.

Actuellement nous nous occupons de l'organisation de l'armée mexicaine, et c'est le général Osmont qui est à la tête de cette entreprise.

On forme douze bataillons de chasseurs, avec des cadres moitié français, moitié mexicains.

Ce qui était facile, il y a trois ans, est aujourd'hui presque impossible, sans compter les deux emprunts qui ont été gaspillés, et dont on aurait pu alors tirer un grand parti.

Les troupes que nous formons à présent sont payées par le Trésor français. Néanmoins, tout cela jusqu'à un certain point pourrait marcher s'il n'y avait pas la résistance des Etats-Unis.

Là git une question de haute politique qui est tout entière dans la main de Napoléon III.

Je crois que pour le moment, il vit au jour le jour pour ce qui regarde le Mexique. Mais je suis convaincu qu'il ne lâchera pas prise, et que le dénouement sera tout autre que celui qui est annoncé. L'empereur ne peut renoncer à son idée, et surtout laisser assassiner nos nationaux après notre départ.

Quant à ce qui me concerne, mon désir de vous revoir est décuplé par le fait de la guerre qui va éclater en Europe. C'est à cette guerre surtout que je voudrais prendre part, car de toutes nos luttes récentes, c'est celle où le sentiment national est le plus en jeu.

Aussi, si le maréchal rentre bientôt avec deux régiments, ferai-je tous mes efforts pour rentrer avec lui. Vous savez qu'il est père d'un fils, que

non seulement rien ne le retient plus au Mexique, mais qu'il a, au contraire, tout intérêt à rentrer en France.

Je pense qu'il travaille dans ce sens.

Je vous embrasse.

H. L.

XCV

Mexico, le 26 juin 1866.

Je viens de passer pendant ces huit derniers jours par des épreuves difficiles, dont je me suis heureusement bien tiré.

Vous n'avez pas oublié que je suis le chef d'état-major de la division auxiliaire, vraie tour de Babel où personne ne parle la même langue.

Les Belges et les Autrichiens qui en font partie ont été pris à notre solde, par suite, comme vous le savez, de la pénurie du Trésor mexicain.

Loin d'être satisfaits de cette mesure, ils en ont conçu un vif mécontentement par la raison que nous leur donnons la solde que nous touchons, tandis qu'eux s'étaient taillé une solde fabuleuse, presque double de la nôtre.

Pour les faire faire, Maximilien leur avait promis de leur fournir la différence des deux tarifs, de

manière à ce qu'ils n'eussent à supporter aucune diminution.

Mais promettre et tenir sont deux. Le gouvernement n'a même pu trouver les fonds nécessaires pour couvrir cette différence.

De là, grandes récriminations qui chez les Belges ont été jusqu'à la mutinerie. Ils ont crié : Vive la liberté ! Vive la République ! A bas Maximilien et les Français !

On les a licenciés pour former un bataillon de chasseurs mexicains, qui est commandé par des officiers français, mexicains et belges, s'il y en a qui veulent rester. Les autres sont libres de retourner en Belgique.

Quant aux Autrichiens, les choses n'ont pas été jusque là, mais la position n'en est que plus difficile, car il y avait à vaincre une force d'inertie absolue.

En leur donnant la solde, il était naturel que nous leur imposions une partie de notre administration pour la justification de l'argent, et des vivres que nous leur distribuons aussi.

Voilà à quoi ils refusaient obstinément de se soumettre; acceptant notre argent sans vouloir en rendre compte; acceptant sur certains points nos fournisseurs, les refusant sur d'autres.

C'était un gâchis à n'y plus rien reconnaître, et sans cesse des difficultés de toute nature, causant le plus grave préjudice aux opérations militaires.

Par surcroît, nous avions l'ordre d'apporter dans nos relations la plus grande aménité, et en même temps on nous rendait responsables de ce que la nouvelle organisation ne marchait pas.

Tout le monde était furieux; moi le premier, l'intendant ensuite et l'état-major général après.

Quand une nouvelle difficulté se présentait, et que je ne pouvais la résoudre, j'allais ou chez l'intendant ou à l'état-major général, et lorsque j'ouvrais la bouche, on me disait invariablement: « Encore vos Autrichiens! Laissez-moi en repos, je ne veux plus en entendre parler; ils s'arrangeront comme ils pourront, et vous comme vous voudrez. »

Fatigué de ces réponses, et prévoyant qu'après nous avoir recommandé la patience et les procédés, on ne manquerait pas de nous rendre responsables dans l'occasion, j'ai engagé le général Neigre à abandonner les moyens de douceur et à parler militairement.

Il m'a donné carte blanche, et alors le style de notre correspondance avec le général de Thun, qui commande les Autrichiens, a changé du tout au tout.

Il a été prévenu que si dans les quarante-huit heures il ne se conformait pas à tous les ordres qui lui avaient été donnés, s'il ne répondait pas courrier par courrier à toutes nos lettres, nous allions prescrire à notre intendant de cesser de payer et de fournir des vivres.

Cette lettre que je lançais pour ainsi dire sous ma responsabilité a produit un grand effet.

Le général de Thun a répondu tout de suite par télégraphe qu'il arrivait à Mexico.

Me doutant bien que sa première visite serait pour l'empereur qu'il chercherait à circonvenir, et auquel il montrerait ma lettre pour en faire ressortir le ton raide, j'ai pris les devants, et j'ai été au cabinet de

l'empereur porter une copie de ma lettre et expliquer tous mes ennuis.

L'empereur prévenu a fort mal accueilli son général, et lui a dit qu'il fallait se soumettre.

Aussitôt celui-ci est venu faire une visite au général Neigre et à moi.

La glace était rompue, le général Neigre a donné un grand déjeuner au général de Thun et à ses officiers.

C'est à ce déjeuner que le général de Thun m'a demandé de venir chez moi pour me montrer des contre-projets d'administration et d'organisation.

Le lendemain, il est arrivé bourré de paperasses, à sept heures du matin; il est resté jusqu'à onze heures. L'après-midi il est revenu de trois à six heures, et cela s'est renouvelé quatre fois.

Il a fallu que je lui démolisse tout son système article par article, et que je lui arrache successivement toutes les concessions.

Je l'ai enfin amené à comprendre que toute résistance était inutile et qu'il fallait se soumettre. Bien plus, je l'ai remis dans les meilleurs termes avec l'intendant Friant avec lequel il était brouillé à mort.

Bref, en ce moment, je suis son meilleur ami; lorsqu'il a la moindre difficulté ou le plus petit doute, il m'écrit, ou vient me trouver pour me demander conseil. Il ne m'appelle que son cher Loizillon, et cette appellation n'a pas l'air de lui écorcher la bouche; c'est étonnant, car lui est le comte de Thun de Hohenstein, et il est plus aristocrate qu'on ne pouvait l'être avant 89.

Enfin, il part demain paraissant content. Moi je

suis doublement enchanté, et de son départ, et d'avoir arrangé les choses de manière à ne plus être tourmenté comme je l'ai été jusqu'ici par ces diables d'Autrichiens.

A l'heure présente, nous sommes dans un feu de désorganisation et de réorganisation : la division auxiliaire d'une part, neuf bataillons de *cazadores* mexicains dans lesquels on fait entrer des soldats et officiers français, et enfin l'armée mexicaine proprement dite.

Bien que nous prenions à notre solde la division auxiliaire et les bataillons de *cazadores*, toutes ces organisations, qui eussent été faciles au début, me paraissent aujourd'hui impraticables.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que nous n'avons jamais dépensé tant d'argent que depuis que notre ministre des finances a défendu *formellement* de donner un sou au gouvernement mexicain.

Il y a deux mois, Maximilien a déclaré que si on ne faisait pas une avance de cinq millions tous les mois il s'en allait.

Le maréchal, très embarrassé, a transigé pour deux millions et demi.

Mais lorsqu'on a été chercher cet argent à notre caisse, le payeur a refusé de lâcher ses piastres, et il a fallu faire chaque mois un forçement de caisse.

Comment va-t-on prendre cela à Paris ? Mal, je crois, et c'est pourquoi tout le monde tend le dos pour l'arrivée du courrier prochain.

La position militaire n'est pas plus brillante que la position financière.

Partout il y a un redoublement d'insurrection ;

bien qu'on ne le donne pas encore comme certain, il est à peu près sûr qu'un convoi du commerce ayant une valeur immense, allant de Matamoros à Monterey, a été pillé. L'escorte, composée de sept cents Mexicains et de trois cents Autrichiens, aurait été entièrement dispersée.

Vous voyez que tout cela ne peut tenir bien longtemps, et ce serait folie de vouloir soutenir quand même Maximilien.

Nous y dépenserions des sommes fabuleuses, nous nous compromettrions de plus en plus, et nous n'arriverions à rien.

Maximilien est devenu impossible, il est complètement démonétisé, et il faut qu'il s'en aille, le plus tôt sera le mieux.

Il y a longtemps que j'ai cette idée, et ce matin j'ai été très surpris de la voir imprimée dans une correspondance américaine, reproduite par l'*Estafette*.

Cette correspondance dit que Napoléon III renonce à soutenir Maximilien, et que l'on a fait une convention avec les Etats-Unis de manière à donner la présidence à Santa-Anna qui serait déjà à la solde de la France.

Tout invraisemblable que soit cette nouvelle, cependant j'y crois, parce que c'est le seul moyen de nous sortir d'ici, et de laisser libre de ses mouvements notre empereur qui, soyez-en sûrs, ne renoncera jamais à son idée du Mexique.

En ce moment il a contre lui le Mexique d'abord, les Etats-Unis, l'opinion publique en France et les embarras d'Europe.

Il faut donc qu'il recule, mais il conservera toujours un pied ici.

Voici donc, je crois, ce qui va se passer.

Maximilien abdiquant après un appel au peuple; Santa-Anna arrivant comme président à la suite d'une convention avec les Etats-Unis; l'armée française commençant à rentrer au mois d'octobre, on retirerait ainsi notre drapeau, mais en laissant notre légion étrangère et les bataillons de cazadores que l'on forme.

On continuerait à faire encore des sacrifices d'argent pour l'entretien des troupes, tant pour maintenir la tranquillité que pour augmenter les obligations du Mexique envers nous.

Puis un beau jour les affaires d'Europe étant arrangées, les Etats-Unis se battant entre eux, la France reconnaît le Sud, reprend la direction du Mexique et s'alloue l'isthme des deux Amériques depuis Tehuantepec jusqu'à Panama.

Tout à vous.

H. L.

XCVI

Mexico, le 8 juillet 1866.

Les prévisions que je vous exprimais dans ma dernière lettre ont plus que jamais l'air de se réaliser.

Vous avez su avant l'arrivée de ma lettre la prise de Matamoros.

C'est le dernier coup porté à l'empire. On dit que Matamoros s'est prononcé pour Santa-Anna.

Le dernier courrier nous a apporté la réponse du ministre des finances qui a traité d'*opération légère* les trois forcements de caisse qu'a fait faire le maréchal pour donner deux millions et demi par mois au gouvernement mexicain, et a défendu *formellement* de les renouveler, disant qu'on aurait déjà bien assez de peine à faire accepter aux Chambres les faits accomplis.

Que va-t-on dire lorsqu'on apprendra que nous avons encore fait une avance de deux cent mille piastres pour la continuation des travaux du chemin de fer ?

Il est vrai qu'en vue de nous rembourser nous avons mis l'embargo sur la douane de Vera-Cruz, la seule ressource du gouvernement qui maintenant ne peut plus payer personne.

L'empereur est furieux, à tel point qu'il n'a pas voulu recevoir le maréchal quand celui-ci est parti pour le Nord.

Il y a cinq jours, Maximilien voulait abdiquer. C'est l'impératrice qui l'en a empêché, lui proposant d'aller en France exposer la situation à Napoléon III.

Maximilien a accepté, et la pauvre impératrice est partie hier de Mexico, et s'embarquera sur le paquebot porteur de cette lettre.

Je crains bien pour elle que la pénible démarche qu'elle va tenter n'aboutisse à rien.

Nous ne pouvons continuer à soutenir Maximilien qu'en faisant la guerre aux Etats-Unis, et c'est ce que vous ne voulez pas en France.

Il faut donc absolument qu'il s'en aille, et je crois que cela ne tardera pas.

L'organisation des bataillons mexicains avec des cadres français se poursuit toujours au détriment de nos régiments.

Je crains aussi que de ce côté on n'arrive pas au résultat qu'on se propose.

Comme je vous l'ai dit, le maréchal est parti pour aller dans le Nord. Jusqu'où va-t-il s'avancer ? Que va-t-il faire ?

Nous l'ignorons tous, et peut-être lui aussi, car la position est tellement mauvaise qu'on ne sait en vérité ce qu'il peut y avoir à faire dans l'hypothèse où Maximilien continuerait à rester ici.

D'ailleurs un pareil état de choses ne peut plus durer longtemps, et il est à espérer que prochainement nous aurons une solution quelconque.

Nous attendons le courrier avec une fiévreuse impatience.

Le paquebot américain nous apprend que les conférences sont rompues, que la Prusse a envahi le Holstein, et que Napoléon a déclaré conserver la neutralité, avec la restriction toutefois d'empêcher les autres de s'agrandir.

C'est lui qui s'agrandira et qui reprendra le Rhin.

A l'heure qu'il est, les Prussiens, les Autrichiens et les Italiens sont en train de se frotter.

J'espère que l'Autriche sera en état de résister cette année, et que l'année prochaine la France entrera dans la partie.

C'est ce que je désire le plus, car alors je serai de

retour, et je pourrai faire cette guerre, la plus belle que puisse souhaiter un Français.

En attendant, je vous embrasse de tout cœur.

H. L.

XCVII

Mexico, le 26 juillet 1866.

Aujourd'hui je serai bref parce que la présence du général de Thun à Mexico me suscite de nouveau quantité d'ennuis et de tracasseries.

Le cynisme que tous ces gens-là mettent à nous tirer de l'argent, et leur résistance à nos essais de fourrer le nez dans leur comptabilité, sont vraiment incroyables.

Malgré tous leurs efforts, leurs déprédations commencent à être connues. On sait que de simples officiers ont volé jusqu'à quarante mille piastres (200,000 francs). Comme cela dépassait un peu les bornes, le général de Thun s'est contenté de leur faire donner leur démission, ce qu'ils ont accepté avec joie pour retourner en Autriche jouir du fruit de leurs rapines.

Il résulte de ces malversations que le corps autrichien est perdu de réputation au détriment de ceux qui dans ce corps sont honnêtes, et heureuse-

ment il y en a un grand nombre. Ceux-là souffrent d'un tel état de choses, en sont honteux, et n'ont qu'un seul désir : retourner dans leur pays, afin d'échapper à cette espèce de mépris général qui pèse sur eux.

Tout cela, je l'espère, aura pour conséquence de hâter la dissolution du corps autrichien qui est devenu impossible. Bien qu'il ne compte que six mille deux cents hommes, il coûte à lui seul presque le double de ce que coûtent vingt-huit mille hommes du corps français.

C'est probablement nous (le général Neigre et moi) qui serons chargés de diriger le licenciement et la réorganisation ; cette besogne faite, nous restons sans emploi, ce qui me permettra de rentrer en France encore cette année.

Il est à peu près certain qu'on va rapatrier en septembre le 81^e, le 51^e, le 1^{er} zouaves, le 7^e bataillon de chasseurs à pied et les deux escadrons du 5^e hussards, soit plus du tiers de l'armée.

C'est un indice que les prévisions que je vous exprimais dans ma dernière lettre ont beaucoup de chances pour se vérifier, car avec le peu de troupes qui nous resterait, il nous serait impossible de soutenir le système actuel.

D'autre part, le *Journal officiel* a annoncé que Maximilien souffre d'une maladie de foie. Or ici ces maladies ne pardonnent pas ; il n'y a que le retour en Europe qui les puisse guérir.

On regarde cette nouvelle comme un avant-coureur du départ du souverain.

Que peut-il faire, en effet ? Il n'y a plus un sou ;

on ne paie plus personne, et toutes les troupes mexicaines se prononcent contre l'empire.

A Toluca, à quinze lieues de Mexico, la garnison, qui n'était plus payée depuis longtemps, s'est débandée pour battre la grande route, et est venue piller des villages dans la banlieue de Mexico.

Le maréchal est toujours à San Luis de Potosi à ne rien faire. Son absence n'a, dit-on, d'autre motif que celui de ne pas se trouver ici au 15 août.

D'après cette faible esquisse de la situation, vous voyez qu'il n'est guère possible que les choses marchent encore longtemps, et qu'il faut une solution quelconque. Le plus tôt sera le meilleur pour tout le monde, et pour moi en particulier qui vous reverrai avec tant de joie.

En attendant ce bienheureux jour, je vous embrasse.

H. L.

XCVIII

Mexico, le 6 août 1866.

Je ne me rappelle pas si dans ma dernière lettre je vous ai dit que le général Osmont était ministre de la guerre, et l'intendant Friant, ministre des finances.

CAPILLA ALFONSSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

Ces deux nouveaux ministres font tous leurs efforts pour arrêter le gaspillage et tâcher de mettre un peu d'ordre dans toute l'administration.

Je doute qu'ils y parviennent, car il est à craindre que maintenant il ne soit trop tard. Toutes les ressources étant épuisées, ils se trouvent devant une caisse vide.

On finit par où l'on aurait dû commencer.

Ces nominations ont eu pour conséquence de rejeter au loin les prétentions des Autrichiens qui voulaient manger à deux râteliers, au Trésor français d'abord, et ensuite au budget mexicain.

On ne leur donne maintenant que strictement notre solde. De là grande rumeur et mécontentement chez eux.

Le général de Thun, vexé de se voir rogner les ongles, et voyant que ses affaires au point de vue militaire vont aussi mal que possible, a envoyé sa démission.

C'est alors que pour le remplacer on nous a donné l'ordre de nous tenir prêts à partir pour Puebla, et ensuite pour le Huesteca, afin d'y prendre la direction des opérations.

Je n'ai jamais reculé devant les positions difficiles, au contraire je les désire ; mais il ne faut pas qu'elles le soient au point de devenir impossibles.

Le général Osmont qui, en l'absence du maréchal, nous donne de pareils ordres, prend une grave responsabilité en nous envoyant commander, dans des circonstances désespérées (puisque Tampico vient d'être pris par les dissidents), une troupe autrichienne indisciplinée, mécontente, qui va nous faire

une opposition à outrance, et cela sans un soldat français avec nous.

Aussi je vous prie de croire que je ferai mes réserves avant de partir.

Je demanderai au général Neigre, qui me témoigne toujours autant d'amitié que de confiance, de signer une lettre qui fera retomber sur d'autres que sur nous la responsabilité des échecs qui nous attendent au point de vue militaire et administratif, car j'ai oublié de vous dire que cette partie du territoire mexicain est en état de siège, et que nous devons prendre en main, outre les opérations militaires, la justice et l'administration civile.

Autant je serais heureux d'accepter une telle charge avec des troupes françaises, autant, je vous l'avoue franchement, j'ai d'appréhension avec les troupes autrichiennes qui n'ont qu'un but, l'argent.

Jusqu'à présent rien n'est encore décidé.

L'empereur ne veut pas laisser partir le général de Thun, parce qu'il craint qu'il ne le déconsidère en Autriche. Le général Osmont au contraire veut s'en débarrasser à tout prix. Ce dernier doit voir aujourd'hui l'empereur pour décider la question.

Je pourrai donc vous dire, avant de fermer cette lettre, ce qu'il en sera.

9 août.

Rien n'est encore décidé pour la démission du général de Thun, et par conséquent pour notre départ.

Je suis porté à croire que cette démission du général est une manœuvre pour tirer encore de l'argent à ce pauvre Maximilien. D'un autre côté, celui-ci doit chercher à retenir le général, se rendant bien compte du mauvais effet que son retour produirait en Autriche.

Quoi qu'il en soit, nous sommes toujours dans l'incertitude.

Le général Osmont m'a demandé un projet de réorganisation du corps autrichien. Je le lui ai adressé, et il en a été satisfait. Une commission a été établie pour examiner mon projet.

Cette commission dont je fais partie, et qui est présidée par le général Osmont, se réunit aujourd'hui.

Si le projet est accepté comme je le pense, le général Neigre et moi nous serons obligés de nous rendre à Puebla pour procéder à la réorganisation, ce qui, je suppose, n'aura pas lieu avant l'arrivée du maréchal qui doit rentrer le 20.

En présence de la révolte ouverte, et de l'effervescence qui règne d'un bout à l'autre du Mexique, nous abandonnons Monterey, Saltillo, Durango, Mazatlan et Guaymas, pour nous concentrer sur la ligne de Guadalajara, Zacatecas et San Luis de Potosi.

Ce mouvement, forcé à cause de l'état du pays, et aussi parce qu'on doit embarquer des troupes au mois d'octobre, produit, comme bien vous le pensez, un effet déplorable.

C'est la déclaration de notre impuissance.

Aussi ceux qui s'étaient compromis avec nous,

sont-ils maintenant les plus acharnés contre nous pour se faire pardonner par les autres.

Le nouveau ministère est déjà aux abois, et reconnaît qu'il n'y a rien à faire.

Le général Osmont et l'intendant Friant se mordent les doigts de s'être fourrés dans un tel guépier.

Ce n'était cependant pas difficile à prévoir; mais quand la vanité s'en mêle, elle fait perdre le sens à des gens raisonnables et distingués, et les amène à se conduire comme de vrais enfants.

Leur position est d'autant plus critique que tout va craquer entre leurs mains, et les Mexicains ne manqueront pas de dire : « Vous voyez bien les Français qui se prétendent si malins, ils ne sont même pas si forts que nous, puisque nous avons pu maintenir le navire sur l'eau, tandis qu'eux l'ont laissé sombrer. »

Ils ne diront pas bien entendu que lorsqu'ils étaient aux affaires, il y avait de l'argent et des ressources, et que lorsque le nouveau ministère y est entré, il n'y avait plus un sou dans la caisse.

En tout cas, le général Osmont et Friant se sont conduits bien légèrement.

Je ne sais comment on va prendre leur acceptation; je crains fort qu'on ne soit loin de leur en savoir gré. On m'a assuré que le ministre de France avait protesté contre leur décision.

Enfin de tous les côtés nous ne voyons ici qu'obstacles et difficultés insurmontables. Nous allons nous retirer d'une manière honteuse, après avoir compromis tout le monde, et particulièrement nos nationaux, qui ne regrettent qu'une chose : c'est que nous soyons venus au Mexique.

Si vous ajoutez à cela notre impatience de connaître les nouvelles d'Europe, vous comprendrez que nous soyons dans un continuel état de fièvre. On dit que la France a déclaré la guerre à la Prusse; ce serait un bateau américain qui aurait appris cette nouvelle à la Nouvelle-Orléans. Bien que ce bruit ne soit pas confirmé, il n'y aurait cependant rien d'étonnant à ce que vous ayez vu défiler une armée de cent mille hommes devant votre porte.

Il nous faut encore attendre trois ou quatre jours avant de savoir à quoi nous en tenir.

H. L.

XCIX

Mexico, le 23 août 1866.

Ainsi que je vous l'avais fait pressentir par ma dernière lettre, je pars demain pour Puebla en qualité de chef d'état-major de la division auxiliaire, et en même temps de la deuxième division territoriale.

Le général Neigre est parti ce matin. Moi je reste à Mexico pour la journée afin de tâcher d'obtenir certaines instructions de nature à nous guider sur la ligne de conduite que nous aurons à tenir.

Je rejoindrai le général Neigre demain en doublant

l'étape, ce qui me sera facile, voyageant seul avec mon ordonnance et ayant expédié mes bagages ce matin.

La journée que j'ai passée ici n'a pas été perdue. J'ai fini par amener le général Osmont à se déboutonner avec moi, et à me raconter tous ses ennuis et les difficultés qu'il a avec le maréchal.

Le général Osmont et l'intendant Friant ont assumé sur eux une grande responsabilité en acceptant des portefeuilles au Mexique, lorsque la France paraît décidée à abandonner la question.

Le maréchal a compris la chose, et n'a pas voulu couvrir la responsabilité de ses deux subordonnés en engageant la sienne. De là des tiraillements.

Mais là n'est pas mon affaire : ce qui m'importait le plus était d'avoir avec nous quelques troupes françaises.

A force d'instances, le maréchal que nous tenons au bout du télégraphe à Queretaro, a fini par nous donner un bataillon du 81^e qui part demain, et que nous ne précéderons que de deux jours à Puebla.

C'est un fameux point d'appui dans la position difficile qui nous est faite.

Je vous embrasse de cœur.

H. L.

C

Puebla, le 28 août 1866.

Arrivé hier soir à Puebla, je n'ai que le temps de vous dire que j'ai fait un voyage charmant et sans pluie.

Toutes mes préoccupations ont cédé devant la grandeur et la beauté du pays que j'ai traversé; jamais je n'avais rencontré autant de sites admirables; j'en étais ému et ravi. Je me promets bien de me donner la jouissance d'une ascension au Popocatepetl, si l'occasion s'en présente, et que j'aie quelques loisirs.

Depuis hier soir que je suis ici, j'ai cherché à me renseigner sur une foule de questions. Je n'ai pu obtenir le moindre éclaircissement.

Tout est dans l'obscurité la plus complète, et je ne sais trop comment je vais m'y prendre pour y voir un peu clair.

Je donnerais beaucoup pour être en Europe où, malgré les promesses de paix, je suis sûr que la guerre continuera l'année prochaine, si déjà elle ne suit son cours.

Soyez convaincus que je ne négligerai rien pour pouvoir rentrer. Je brûle d'impatience et aussi du désir de vous revoir, de vous embrasser.

Il y a trop longtemps que je suis loin de vous.

Tout à vous.

H. L.

CI

Puebla, le 9 septembre 1866.

Je n'ai jamais tant travaillé au Mexique que depuis ma dernière lettre.

Ici, je suis seul avec un unique officier français; les officiers autrichiens que j'ai à ma disposition, ne peuvent écrire en français, et ne me servent qu'à traduire les pièces allemandes que je reçois.

Je me trouve comme au milieu de la tour de Babel: dépêches de toute nature, en français, en espagnol, en allemand et même en hongrois, traitant de l'administration civile et militaire; de l'organisation des troupes autrichiennes et mexicaines; de la justice, des finances et, par-dessus le marché, de tous les mouvements de troupes pour tâcher de faire face à l'ennemi qui nous serre de tous côtés.

Aussi, dès six heures du matin, suis-je au travail pour jusqu'à je ne sais quelle heure de la soirée ou de la nuit.

Et encore, si j'avais la satisfaction de faire quelque chose de bien, ce ne serait rien. Mais je sens que j'ai travaillé, comme on dit, pour le roi de Prusse.